

N° 44 - mensuel - 4 F

cancans

DE PARIS

**Les
congrès
galants**

★

**J'étais
une
aventurière**

★

**Les
mémoires
de
Peggy**

★

INTERDIT À LA VENTE
AUX MOINS DE 18 ANS





UNE GRANDE FAVEUR

Pendant qu'il était prisonnier en Allemagne, Thomas Tiltch de Subotice en Yougoslavie avait eu l'infortunio d'être trompé par sa femme. À son retour il demande le divorce, mais la Cour n'était pas pressée. Se voyant à la veille de mourir, il dépêche la sonnette derrière son avocat auprès du juge. Le tribunal s'est immédiatement réuni et Thomas Tiltch a eu, avant de trépasser, l'ultime satisfaction d'apprendre que son mariage était dissous : « C'est une grande faveur qu'on vous fait là », lui a-t-on précisé.

Mrs Jennie Merrill et sa fille, Mrs Phyllis Johns ont, le même jour, mis au monde deux jumeaux. Le plus incroyable est que Mrs Merrill, mariée à un blanc, a mis au monde deux petites filles du plus beau noir et que Mrs Johns, mariée à un noir, a mis au monde deux petits garçons à peau blanche.



REHABILITATION

C'est un roman : Johann Bots, condamné à Mikakaka, Hongrie, était l'auteur d'une jeune femme mariée à un vice mari. Un jour le mari surprit Johan comme il caressait une fanlère de la femme. « Au voleur ! ». Les valises accourues, Johan est arrêté, livré à la gendarmerie. Il avoue : « Oui, je voulais voler ! ». Cinq ans de prison. Il y a trois ans de cela...

Le vieux mari vient de mourir. Le jeune femme, aussitôt les de-

lais légers pense, épouse Johann Bots, qui, cette fois, ne l'aime pas volé. Mais pour qu'elle-même ne subisse sur son honnêteté, il demande sa réhabilitation.



Mrs Druide, de Chicago, a demandé le divorce. Elle a déclaré au juge qui l'interrogeait : « Il faut absolument me donner satisfaction... Chaque fois que mon mari me caresse, j'ai une violente crise d'urticaire ». Le divorce a été prononcé aux terribles du mari.

LE GANG EST GALANT

« Mari les mains ! ». Sur ce cri, quatre individus masqués, armés de mitraillettes, pénètrent, le fin du mois dernier, à Capetown (Afrique du Sud), dans un bureau alors que le caissier préparait les enveloppes pour la paye. Tandis qu'ils raffaient la caisse, une des employées témoins de ce drame tombe sans connaissance. L'un des bandits se précipite aussitôt et la ranime.

Puis ses acolytes intimèrent l'ordre au caissier et à ses employés de donner leurs ceintures, qui passèrent par le fenêtre, et de laisser leurs pantalons afin d'écarter toute tentative de pour-suites. Mais apparemment ils prièrent les domestiques de passer dans la pièce à côté.

« Je préfère les femmes qui mentent à celles qui ne mentent jamais. Car les premières, on n'est pas obligé de les croire ; mais celles qui ne mentent jamais, quand elles mentent, on les croit. »

Georges-Armand MASSON.

LES CONGRES ULTRA- GALANTS

C'était une des procédures les plus abrutissantes de l'Ancien Régime, qui en comptaient pourtant pas mal de piquantes. En bref, en très bref, quand une femme se plaignait de la frigidité ou de l'impuissance de son mari — car les femmes s'en plaignaient déjà ! — ledit mari était invité à faire ses preuves devant témoins assermentés. On appelait cette épreuve le Congrès. Les Congrès étaient plus amusants au temps jadis que de nos jours.

Nous n'avons parlé que de l'impuissance du mari, parce que tel était le cas le plus fréquent. Parce que, aussi, dans la toute première jurisprudence, on n'admettait point une impuissance féminine. Comme disaient discrètement les juristes romains, on peut toujours recevoir, il est moins aisé de donner. Ce furent les papes qui rendirent aux maris ce que les femmes de 1950 appellent l'égalité de droits. Successivement Grégoire III, Alexandre III, Luc III légiférèrent pour accorder à l'époux boudé par sa femme un droit formel de répudiation. Il semble que ce fut notre bon roi Louis XII qui en profita le premier quand il assenta procès à Jeanne de France, se sépara d'elle et se remarria avec la veuve de Charles VII. Et déjà nous voyons apparaître un commencement de Congrès. La reine Jeanne fut invitée à se soumettre à une visite devant les commissaires pontificaux : il s'agissait de voir si, comme elle l'affirmait et contrairement aux serments de son royal époux, le mariage avait bien été consommé. Pafique, la jeune femme refusa de « passer la visite », et préféra renoncer au gain de sa cause.

La méthode, cependant, se généralisa. Un vieux chroniqueur nous donne des détails dès la fin du XV^e siècle, des détails savoureux (v. Ed. Locard, *Les Crimes d'amour et les Crimes de sang au XVII^e siècle*) :

« Le médecin autorisé par le magistrat examine le fémur, la conformation des parties, puis il nomme d'office et choisit une maîtresse expérimentée et



savante en cette matière, puis il ordonne que le mari et la femme couchent ensemble en sa présence pendant plusieurs jours. Elle les exhorte, elle leur ordonne les parties génitales avec un langage approprié, devant un feu de sarment ; elle rapportera fidèlement au médecin ce qu'elle aura vu et celui-ci fera son rapport. »

Il faut convenir que pour rester froid après tant de préparatifs, se savaient ! un mari méritait bien d'être condamné à laisser sa femme courir entre d'autres bras. Quoi qu'il en soit, si la procédure que nous venons d'exposer n'était pas encore tout à fait le Congrès, elle s'en rapprochait fort. C'est en 1568 que le mot, et le chose, apparurent pour la première fois en France (car en Italie, on les connaissait depuis déjà plusieurs siècles). Le Congrès allait connaître une faveur toute spéciale pendant plus d'un siècle : il succomba définitivement sous le

ridicule, à la suite du procès de Dame Emilie de Mascarami à son époux, le marquis de Gervies, en 1677.

Au jour fixé pour le Congrès, se tenait dans la demeure désignée par la justice, une imposante assemblée familiale ; tous les parents et amis des deux adversaires tenaient à l'honneur de venir les assister dans le combat si particulier qu'ils allaient se livrer. Souls, cependant, étaient autorisés à pénétrer dans la chambre, à entourer le lit, les procureurs des parties, les avocats et deux témoins, un pour chaque plaideur, plus, bien entendu, les juges et les experts : médecins, chirurgiens, matrones. Ce qui faisait encore une fort nombreuse assistance. Le mari et l'épouse prenaient d'abord serment « qu'ils toucheraient, de bonne foi et sans dissimulation d'accomplir l'œuvre de mariage, sans y apporter exceptionnellement de part n'y d'autre. »



Suivait le serment des experts qui s'engageaient à faire « un fidèle rapport » de ce qui se passerait sous leurs yeux. Puis vint double : il s'agissait de constater que le mari ne souffrait d'aucune affection contagieuse, et que la femme n'avait point use d'astington pour empêcher l'œuvre maritale. L'excellent Tagerau précise : les experts, dit-il, avaient surtout pour mission de considérer « l'état de la partie honnête et, par ce moyen, connaître la différence de son état avant et après le congrès et si l'œuvre conjugale y aura été faite ou non. »

Cette double inspection terminée, et satisfaisante, les époux « se couchent en un lit ; les matrones se tiennent proches du lit ; c'est à l'homme à se mettre en devoir de faire preuve de sa puissance ». Ici éclate l'odieux de l'expérience, et le vieux juriconsulte ne le cède point : « Souvent advenant des dyspnoes ou altérations radicales : l'homme se plaignant que sa partie ne le veut laisser faire ; elle le niant et disant qu'il y veut tricher et la rendre femme par des procédés déshonnêtes. » Il est difficile de citer davantage. Nos pères étaient plus vifs en leur langage que nous, et ne négligeaient aucune précision de détail.

Au bout d'un certain temps... Mais, reprenons ici notre vieil auteur :

« Enfin les parties ayant été quelques temps au lit, comme une heure ou deux, les experts appelés, s'approchent, visitent la femme derechef pour savoir si elle est moins fille qu'd la visitation précédente. »

Ajoutons que tout fois sur dix l'épreuve tournait à la confusion du mari : c'est encore Tagerau qui l'affirme.

Tel était le Congrès.





L'écho d'une gauloise aventure



Parmi les nombreux procès qui amènent à cette extraordinaire descente sur les baux, il en est deux ou trois qui furent particulièrement scandaleux. Celui, par exemple, en 1568, de Mme de Soubise contre M. de Quélennec, celui, en 1578, de Marie de Corbœu contre Étienne de Bray, celui, en 1689, de Mlle de Saint-Simon contre le marquis de Langey, celui déjà cité de Mlle de Mascaron contre M. de Gesvres, en 1677.

Dans le premier de ces quatre procès célèbres, la plaignante, Mme de Soubise, huguenote, en appela jusqu'à la reine Catherine de Médicis contre l'état de trop grande innocence dans lequel la laissait son mari, huguenot comme elle, Charles de Quélennec, baron du Pont. C'est à cette occasion que les ministres réformés durèrent pour la première fois prendre part dans un conflit aussi délicat : ils se rangèrent du côté de l'épouse vierge et martyre. Detail : le baron du Pont périt victime de la Saint-Barthélemy après une résistance courageuse qui fit dire aux chroniqueurs : « Il était homme dans le combat s'il ne l'était point dans le lit conjugal ». On ajoute que son corps fut traîné jusque dans les cours du Louvre, où les dames de la Cour s'assuraient qu'en annulant son mariage pour vice de conformation, les juges parisiens avaient bien jugé.

Particulièrement scandaleuse, l'affaire de Bray : Marie de Corbœu, épouse du duc, se plaignait d'être restée vierge, disant que son mari l'avait seulement « attrichée de ses doigts ».

Épreuve du Congrès : de Bray, se méfiant de lui-même, s'était drogué d'aphrodisiaques à tel point que (nous demandons pardon à nos lecteurs, mais c'est trop drôle pour n'être pas dit) « l'on ne cuida jamais s'enlacher d'homme ». Deuxième épreuve quelques semaines plus tard : même résultat. A la troisième fois, Bray s'avoua vaincu.

Brantôme nous a gardé l'écho de cette gauloise aventure (*Dames galantes*, t. IX, p. 97) :

« Il fut ordonné par la Cour qu'ils se-roient visités aux deux par grands médecins experts. Le mary chassa les siens, et la femme les siens ; dont on fut fait un fort plaisant sonnet à la Cour, qu'un grand dave me fist elle-même, et me le donna, ainsi que je donnai avec elle. On devoit qu'une dame l'eust fait, d'autres un homme.

« Le sonnet est tel :

SONNET

Entre les médecins renommés à Paris
En savoir, en espérance, en science, en
[doctrines,





Pour juger l'imparfait de la couple au-
[drogue
Par de Bray et sa femme ont été sept
[chouss
De Bray a eu pour lui les trois de moen-
dre prix,
Le Court, l'Endormy, Pietre, et sa femme,
[plus fine,
Les quatre plus experts en l'art de méde-
[cine,

Le Grand, le Gros, Duret et Vigoureux,
[a pris.
On peut par là juger que des deux
[paignes.
Et si le Grand du Court victorieux sera,
Vigoureux d'Endormy, le Gros Duret de
Pietre.
Et le Bray n'ayant point ces deux de
[son côté,
Essant tant imparfait que marry le peut
caire,
A juste de bon droit en sera débouté.

Les détails de ce procès furent si im-
mondes qu'une vague de colère souleva
l'opinion publique contre la procédure du
Congrès. Le grand avocat François Hot-
mann protesta véhémentement que le
Congrès ne servait qu'à rendre les fem-
mes immodestes et insupportables, sûres
qu'elles sont de gagner tout procès intenté
par elles sur ce terrain, « car quelque
conscience que tout homme puisse se pro-
curer (s'il n'est aussi impudent et brutal
qu'un chien), on confessera qu'il n'est
en la puissance de se parocaire capable
de mariage, en présence de la justice
que l'on révère, des médecins, chirurgiens
et matrones que l'on craint, et avec une
femme que l'on hait pour son ennemy,
veu que de telles actions d'elles-mêmes
requièrent une assurance, un secret, et
une amitié. »

Hotmann était homme de bon sens. Et
Belleau, à son tour, intervenant :
Jamais la fache en rut n'a pour fait d'im-
[poissance
Trainé du fond des bois un ver) à l'en-
[diance
Et jamais juge entre eux ordonnant un
[congrès
De ce burlesque mot n'a subi les arrêts.

Le Congrès, cependant, ne succomba
pas. En 1656, après quatre ans d'une
union que tout le monde considérait comme
fort heureuse, la marquise de Langoy,
née Marie de Saint-Simon, intentait une
action en nullité de mariage contre son
mari, qu'elle affirmait impuissant. Tout
d'abord, les rieurs furent tous du côté
du mari. M. de Langoy était un superbe
gaillard de 25 ans. Quand on sut de quel-
le inaction il était accusé, les harangues
s'écrivaient sur son passage :

— Plus au ciel que j'eus un mari comme
celui-là ! Je saurais bien le faire tra-
vailler mon jardin !

Un jury cependant fut réuni : cinq mé-
decins, cinq chirurgiens, cinq matrones,





dit ou deux juges, procureurs, avocats, deux ministres protestants ! Et le beau marquis fut invité à passer, devant ce personnel, aux actes. Langey se montrait plein de superbe ; il avait seulement demandé que sa femme fut baignée avant d'être mise en son lit, — pour détruire l'effet des restringents, et qu'elle eût les cheveux épars afin qu'elle ne pût cacher aucun talisman aucun amulette dans sa coiffure, car il la soupçonnait de vouloir employer des sortilèges. A son tour, il se déshabilla, appela son valet de chambre :

— Donne-moi deux œufs frais que je lui fasse un garçon tout du premier coup !

C'était trop parler où le geste aurait suffi. Il mouilla deux chemises, mais rien que ses chemises. De rage, il se mit à prêter :

— Vous n'êtes pas là pour ça ! raila sa femme.

Il était perdu. Son mariage fut cassé. Il se remaria, il est vrai, avec Mlle de Navailles, et fit sept enfants coup sur coup — c'est le cas de dire ! — à sa deuxième femme. Comme il s'en vantait un jour devant le poète Benserade, celui-ci lui riva d'un mot le coquet :

— Mais, monsieur, personne n'a jamais douté de la fécondité de Mlle de Navailles !

Dernier procès : comme dans l'affaire Langey, Mlle de Mascrami ne reprochait pas à M. de Gesvres, son époux, le moindre vice de conformation : elle se contentait de dire qu'il était « dessiné de tout mouvement » ; vous entendez bien ! Le Congrès étant aboli, il ne restait plus que les visites. Visite de l'homme : il s'y prêtait, mais elle ne donna qu'un médiocre résultat, étant donné la rédaction de la plainte ; les docteurs Gayant et Marechal, Hocquet et Chavcher déposèrent « avoir trouvé les parties antérieures de M. de Gesvres servant à la génération dans leur figure, grandeur et grosseur convenables mais comme ces conditions ne suffisent pas pour juger de la consommation de mariage, ayant besoin de... et de... ce qui ne nous est point apparu, nous ne pouvons décider. »

Sur quoi, Mlle de Mascrami offrit de se laisser, à son tour, examiner : il serait facile de constater qu'elle était vierge. Le marquis se lança à corps perdu dans la procédure, invoquant l'obscurité de cette visite intime. Pendant des mois le procès traîna de dilatoire en dilatoire, et entre temps, Mlle de Mascrami fut la seule de sa classe à mourir : elle perdait son procès de la plus détestable façon. Mais les chroniqueurs, malicieux, notèrent que M. de Gesvres ne songea jamais à se remarier.

J'ETAIS UNE AVENTURIERE

Ce fut le titre d'un film. Ce pourrait être celui du roman de cette jeune femme.

Elle s'appelle Catherine Besset. Mais son nom de jeune fille est celui, très aristocratique, d'une vieille famille dont certains descendants ont eu leur heure de célébrité, parfois tragique.

Catherine, qui a à peine 35 ans, a vécu des aventures tellement romanesques qu'elle a décidé d'en faire un livre.

L'histoire se passe aux Antilles, après que Catherine, assez richement autobiographique, ait vécu son enfance et se jouassent à Paris, arts décoratifs, mannequin, puis mariage, divorces et remariage.

Ce second mari s'occupe dans, pour tenter de faire fortune, en Amérique Centrale, et son épouse le suit. Tous deux emportent une collection de robes, avec l'idée de se lancer dans le haute couture tropicale.

Ils arrivent du Guatemala à San Salvador, de Costa Rica à Porto Rico (où ils firent par ailleurs à leur collection, qui commença à se défaire) ; puis Saint-Domingue où se déroulait alors une des révolutions b-a-nales, et enfin les Antilles françaises.



Le cadre du roman est double : l'île de Saint-Martin, petit Tenger des Caraïbes, néo-hollandaise, néo-espagnole, et New York, parce que le mari de Catherine (ou plutôt de Stéphane, le personnage du roman), l'y suivait afin qu'elle se débrouille pour réunir 10 000 dollars dont il a besoin pour lancer une vague affaire de courtage. Saint-Martin est le centre du commerce de contrebande aux Antilles.

Sur cette trame se déroule tout le drame, avec le classique troisième personnage : un milliardaire milliardaire, qui veut faire de Stéphane sa main-d'œuvre.

La jeunesse populiste noire du métis de Saint-Martin intervient longuement dans le récit. Ce sont des nègres « suicidaires » qui hazonablement, quel que fassent leurs femmes, le pasteur, le médecin, se suicident vers la



mais la littérature est une chose



quarantième année, et cela de père en fils, de génération en génération.

Catherine-Stéphanie est maintenant de retour à Paris. Elle met la dernière main à son roman, qui promet par son côté autobiographique assez scandaleux, de faire pas mal de bruit quand il paraîtra.

Mais la littérature est une chose, et Catherine, jeune, jolie et séduisante, estime à bon droit qu'elle peut jouer la carte de la beauté.

Comme on peut en juger par ses photos, sa plastique mériterait l'attention des producteurs de cinéma.

Dit-il que l'on tire un scénario de son livre et qu'elle en soit la vedette, il n'y a qu'un pas, et l'on souhaite à la trouillarde Catherine d'être enfin payée de ses aventures et de ses malheurs, et de devenir un nouveau personnage : aventurière-actrice !

MAXIMES GALANTES

Dites à une femme du mal de son amant, elle s'enfonce son amant davantage. Si elle le trompe, ce sera avec son meilleur ami. Dans l'infidélité de la femme, il y a encore de la fidélité. — Margue Choley.

AIRUM SECRET

Les femmes qui comprennent les hommes sont celles qui savent bien que les hommes ne comprennent rien aux femmes.

Pour être fidèle à l'homme, il faut parfois être infidèle à l'homme.

Il n'y a qu'un sentiment qu'une femme éprouve ne puisse transformer en amour c'est l'indifférence.

Les bécotes étaient complets, cette année sur la Côte d'Azur. Aussi ce ménage, accompagné d'un ami, et qui voyageait en auto, s'adressa-t-il pour passer la nuit dans l'unique auberge d'un petit village de l'intérieur. Il ne restait qu'une chambre à un seul lit, et il était trop tard pour songer à chercher unabri ailleurs. Les voyageurs insistèrent se coucher, fatigués.

Pour sauvegarder les conventions, le mari a décidé de se mettre au lit seul. Pendant la nuit, il se réveille en sursaut. Quelque chose de posé lui passe par dessus le corps, il empêche une femme française :

— Eh ! Dites donc, ça allez-vous ?

— Et la femme française de répondre :

— Je ne vais pas, je réveille...

« Une femme alors le voit parce qu'il est une accorde »

Georges Lora

Cette soir, avec la présentation de leur drame du « Match Kabnick contre Saint-Granier », les deux chansonniers parlent de cet tournois autour-ecouter et de ses images successives :

— L'amour, explique Saint-Granier, l'amour d'art comme une chambre à air.

— ?

— Plus il y a de pièces, moins c'est solide.



LA PETITE PEGGY



Nelly Parkinson venait de commander son thé à Archibald, le maître d'hôtel du hall du Savoy Hôtel de Londres. « Indian Tea », avait-elle dit, « avec toutes grillées et marmelade d'orange ». Nelly, comme beaucoup d'élégantes Anglaises ne déjeunait jamais afin de garder la ligne, mais pour patienter jusqu'au dîner, elle s'efforçait à 5 heures, le soutien d'une confortable collation.

Cinq heures venaient de sonner à Big Ben et Nelly jeta un rapide coup d'œil vers le tambour d'entrée qui venait de pivoter sur son axe pour donner accès, à l'intérieur, à la salle allongée d'une femme blonde d'une trentaine d'années. Cette dernière, après avoir aperçu Nelly, se dirigea d'un rapide et souple vers la table que celle-ci occupait.

« Bonjour, Nelly », s'exclama-t-elle, arrivée à la hauteur de son amie, « je ne suis pas trop en retard, je pense ? ». « Mais non, chère amie, j'arrive à la seconde. D'ailleurs, voyez, ma table est vide. Je viens juste de passer ma commande à Archibald, mais écoutez-vous, je vous en prie. Je crois que vous avez beaucoup de choses à me raconter ! ».

Peggy Royce, rousse blonde que Nelly doit bruns, offrait un aimable visage à son interlocutrice, mais cette dernière, avec toute sa subtilité féminine, ne manqua pas de discerner sur son front clair, quelques rides qui trahissaient de sérieux sa bonne humeur apparente. Les deux femmes étaient de vieilles amies et surtout d'anciennes camarades de collège où de longues années de confidences et d'espérance les avaient liées pour la vie. Elles s'étaient mariées presque à la même date avec des gentlemen de profession honorable, c'est-à-dire avec deux brillants architectes de la Royal Academy of Arts qu'elles avaient connus lors d'un bal de fête de fin d'année scolaire.

Et quoique leurs époux, arrivés chacun vers des activités divergentes, se soient rarement, à nouveau, rencontrés, elles avaient eu, de leur côté, maintes fois entre elles un contact presque permanent. La rencontre de ce bout d'après-midi en était une confirmation de plus. « Alors, ma chère, quelles nouvelles ? » s'écria Nelly, dès qu'un garçon eut également apporté un splendide plateau de thé avec son alléchant accompagnement. « Voici bientôt trois semaines que nous ne nous sommes vues... Vous devez avoir mille choses à me conter ! ».

Peggy ne répondit pas immédiatement. Elle se laissa glisser lentement dans le creux de

son futeau. Une main autre venait soudain de crisper ses lèvres purpurines. Elle portait sous son treil-quart de sablines, une robe de sous blanc qui le recouvrait comme un gant et bien qu'elle l'impressionnât jusqu'au menton, cette création dernier cri faisait ressortir le perlat ovale de son beau visage tout en laissant libre jeu, sous l'étoffe, aux courbes légères que ses mouvements, quelques fois calculés, imprimaient à une impeccable poitrine. Elle avait croisé les genoux, découvrait ainsi toute la finesse de jambes sculpturales qui terminaient de minuscules pieds nerveux emprisonnés de crocodille.

Peggy poussa un soupir et murmura tout en dévisageant ce compagne dont le charme et l'élégance n'évalent rien à lui avilir. « Oh, ma chère amie, vous ne pouvez pas vous imaginer ce qui arrive ! » « J'espère que vous n'êtes pas m'apprendre une mauvaise nouvelle », interrompit vivement Nelly, comme pour conjurer un mauvais sort. « Chaque année, au retour des vacances, j'apprends à connaître de nouveaux diables. Serait-ce donc très grave ? » conclut-elle devant la mine soucieuse de Peggy.

« Oui, c'est très grave », reprit d'une voix émise Peggy. « et si je n'appartenais pas, par ma naissance à la grande famille des Welles, je me séparerais de William. Je me contenterais pour l'instant de faire chambre à part et l'ai relié à l'autre bout de l'appartement ».

« Que, vous vous êtes disputés ? » s'inquiéta Nelly. « Je sais qu'entre époux, ce n'est parfois nerveux, et mes George à moi n'est pas de tout repée. Mais je m'assure jamais lui infliger de telles sanctions. Qu'y a-t-il ? Dites-moi la vérité ».

« Oh, la vérité n'est pas belle », jeta Peggy d'un ton débauché. « William s'est absenté deux semaines pour se rendre à Rome, en voyage d'études, auprès du directeur de la villa Médicis, à propos d'un grand projet de restauration d'un de nos édifices nationaux. Il est rentré totalement transformé. Il a dû rencontrer l'une de ces terribles créatures qui rendent les hommes fous ! ».

« Ne dramatisez pas, ma petite Peggy, coupe Nelly d'un ton doux, les brèves rencontres qu'un homme peut faire en voyage, ne présentent jamais de telles importances ».

« Oui, je sais, mais dans mon cas, cela dépasse les bornes. Figurez-vous que dès le premier soir de son retour, à la minute même où nous nous retrouvions seuls dans notre chambre, il m'a demandé d'un ton impératif de me débarrasser de mon débauché et de ma chemise de nuit afin de me présenter totalement nue devant lui. Je n'ai jamais connu honte pareille. Rappelez-vous ce que l'on nous enseignait, en dernière année d'Université, au sujet de l'intimité conj-





gale. Une lady ne doit jamais se montrer nue à son époux. La discrétion de lit, l'abri des couvertures et le fluu d'une chemise de nylon peuvent amplement suffire à permettre à son Maître et Seigneur de la rendre mère. William, faisant fi de son éducation, m'a entraîné dans ses bras et j'ai sur le couvre-pieds, sans même en préoccuper d'entrebaïllier le lit. Et alors ? »

« Alors, quoi ? » ne put s'empêcher de demander Nelly, brûlante de curiosité.

Peggy mit un doigt sur ses lèvres et fit signe à Nelly de se pencher vers elle. « Ce qui suivit ne peut s'élever à haute voix. Ici, tout le monde nous entend. Je vais vous le chuchoter ».

Nelly vint s'accouder sur le bras de fauteuil qu'occupait Peggy, palpitante d'émot. « Oui », reprit Peggy dans un soupir aiférement, « me voyant ainsi à sa merci, il s'est mis à baiser mes lèvres puis sa bouche est allée s'égarer sur la poitrine de mes seins, puis, continuant sa course appuyée, elle s'est promenade sur mon ventre, s'arrêtant sur mon nombril pour finir sa flor, avec une précision inattendue, en cet endroit sensible que nous s'effleurons qu'à tâtons en faisant notre toilette ».

« Vous ne vous étiez pas débattus ? » eut l'audace de demander Nelly.

« Oh, non. J'étais trop saisi de surprise et de plaisir... d'un plaisir inconnu jusqu'alors, un plaisir peut-être malhonnête, mais certes délicieux. Et ensuite, sans même me laisser le temps de reprendre mes esprits, avec une force inattendue, il m'a retourné. Je me suis trouvée à plat ventre sur le lit tandis que je ne lui offrais plus que la défense rebondie de mon revers. Je craignais le pire lorsqu'entfin je sentis qu'il se contentait de me posséder à la façon des diabolos, par le voie naturelle de la fécondation ! »

« Eh bien, il n'y a en tout cela, rien de tellement regrettable », lança sur un mode badin, Nelly. « votre époux s'en est tiré, en l'end, avec les honneurs de la guerre ! »

« Vous, chère amie, trouvez cela drôle parce que vous n'en étiez pas la victime. William ne s'était jamais comporté ainsi avec moi auparavant. Il a dû apprendre sa leçon hors de mon alcôve. Et cela, je ne puis le lui pardonner. Nous divorcerons... c'est décidé ! »

Nelly ne répliqua pas immédiatement. Elle but son thé en silence, appela Archibald, le maître d'hôtel et le maître d'étage les conservateurs, puis elle se tourna vers son amie. « Ma chère », dit-elle simplement, « vous devriez vous efforcer la plus minutieuse des ferveurs. Je vous conseille de ne pas prendre de décisions hâtives. Attendez un peu. Retrouvons-nous ici dans trois semaines et nous en parlerons. D'accord ? »



Tout en elle respirait la joie . . .

« D'accord », dit Peggy, après avoir embrassé son camarade avant de prendre congé d'elle.

21 jours de la vie d'une jeune femme, cela ne compte guère. L'heure du rendez-vous sonne, une fois de plus, à Big Ben. Dans le hall du Savoy, plus belle que jamais, la blonde Peggy tapotait du talon le parquet du parquet du salon de thé. Elle portait une nouvelle robe de satin rose dont l'éclatanteur habile révélait le majestueux relief de ses seins marmoréens que son rythme respiratoire faisait, alternativement, saillir ou s'effacer. Son visage semblait lavé de toutes rides. Tout en elle respirait la joie. Épanouissement. Peggy souriait. Elle souriait aux Anges. Nelly, qui l'avait rejointe sans bruit, se pencha sur sa joue pour l'embrasser. Ce qui la fit sursauter. « Je vois », dit Nelly, « dans votre

regard toute la joie de la terre. Vous n'avez donc pas divorcé ? »

« Bien sûr que non », s'exclama Peggy, « avec un mari pareil, quelle sottise aurais-je faite ! »

« Bravo, ma chère, j'en suis fort heureuse. »

« Et vous, êtes-vous heureuse, à votre tour ? »

s'inquiéta soudain Peggy, qui ne manquait pas d'une certaine tendresse pour ses bonnes amies.

« Oh, moi, je n'ai pas voulu être en retard sur vous et sur vos joies inattendues... et... »

« Et quel ? » tripliqua la belle Peggy.

« Et je suis partie en Italie, enfin... à mon tour un voyage d'études aux apocres. Depuis, mon George est également transformé ! » Ce qui prouve que l'on n'en sait jamais de trop pour rendre une femme comme un homme heureux.

Robert CARRÉ.







UN MINI-CONTE NOIR

Flagrant Délit . . .

Sur le char attelé de boeufs qui, à pas lents, majestueux et sôrs, porte une fois par jour voyageurs et colis de Port-touen à Kahalcity — la ville d'été, — Bamba sommeile, docement bercé par les cahots de la route. Mais...

Qu'est-ce donc que cette main légère qui se glisse sous son pagne ?

Oh ! oh ! la main avance, peu à peu, avec précaution, vers la petite sacoche — petite, mais bien gonflée — que Bamba porte sous son vêtement. Oh ! oh !

Il entrouvre discrètement les yeux et jette un rapide regard sur sa gauche — d'où vient la main. C'est une jeune et, ma foi ! fort jolie petite Makélé qui, tout en faisant mine de s'intéresser vivement au paysage, cherche à subtiliser la sacoche de Bamba, sa sacoche qui du moins le contenu de sa sacoche. Une voleuse, mais, bigre de bigre, la jolie fille !

Un imperceptible sourire glisse les lèvres lippues, sensuelles de Bamba. Il ne bouge point. Il semble dormir plus profondément que jamais ; les doigts avancent, ils avancent, ils touchent à la sacoche, ils avancent encore un peu quand...

D'une main solide, et toujours sans ouvrir les yeux, faisant semblant de poursuivre son somme, Bamba a saisi les doigts fous. Il ramène jusqu'au poignet délicat de la voleuse et l'immobilise avec douceur, mais fermement, au bas de la sacoche qui pend sur son ventre. Puis, tranquille, il se laisse à nouveau bercer par le va-et-vient du char...

Une satisfaction profonde se marque sur son visage. Ses lèvres ont de petits frémissements furtifs, ses narines frémissent, ses paupières battent imperceptiblement, et comme on arrive à Kahalcity, un long soupir soulève sa poitrine.

Il lâche alors la petite main, saute en bas du char et tend à la jolie Makélé, rouge de confusion, un billet de cinq dollars :

— Le bon pain, lui dit-il simplement, c'est le pain gagné

L 88 jardins publics. C'est parfois des domaines magnifiques. Certains sont semblés-ils hors du temps, comme abandonnés, carres d'une étrange aventure qui les plonge dans nos propres temps. Le printemps et l'automne excellent parfois certains coins, du aquas, et un banc public, si banal peut-être à certaines heures devenir le cocon du paradis de quelques-uns les égarés dans notre triste monde.

Il était une heure. Le jour fade s'échappait aux hautes branches. Deux bancs se faisaient face dans le cercle d'une minuscule étendue parsemée de haies. C'était bon, l'air et sans orage. Seule la lumière apportait un rayon de vie. Je sentais un moment debout dans cette allée de petite verdure. Je pris place sur le banc le mieux éclairé. Un journal abandonné devant mon compagnon. Seule une ligne je me levais. Quand je relevais les yeux, le banc face du mien était occupé. Elle était blonde, jeune, très jeune et belle avec une sorte d'insouciance. Elle fixait sur moi un beau regard. Ce n'était pourtant pas une fille à la recherche de quelque aventure ou d'un ami au bord. Je ne regardais plus mon journal. Je la regardais fixer. Appréhendé par sa présence silencieuse. Je ne fus pas étonné d'arriver. Des groupes d'hommes chuchotaient dans les branches. Nous étions entourés de voix basses, chacun cherchant une place pour le nuit. La lumière noire du soir s'élevait. Toujours face à face, nous nous observions en silence. Et lentement, très lentement, sans un mot, elle levait. Ce n'était pas une vision, mais un rêve bien agréable. Lentement, elle décrochait ses jambes. Sans aucune gêne pour moi, qui ne cessais de l'observer, elle courait ses jambes, me regardant sans gêner la courtoisie de son costume simple et cher. D'un bouquet, un verbe se débattait derrière moi, s'élevait soudain. L'air dans une lueur aux incertitudes pleines du plus varié des spectacles.

Toujours seule, elle était silencieuse, laissa glisser sur l'incertitude du banc. Ses cuisses étaient presque horizontales. Elles se levèrent. Ses mains tremblaient. La lumière fade du lampadaire une couleur la chair noire de ses cuisses au-dessus des bras et le blanc d'une culotte blanche. Et cette tâche, gâchée de blanc et un peu charnu était là, offert à mon regard. Elle rejeta le torse en arrière. Ses mains se détachèrent un moment sur les lamelles du banc. Elle soupira silencieusement. Pour ses cuisses se refermèrent courtoisement. Elle ne devait pas me voir. Elle était ailleurs, sans l'effet d'un être étonnement étranger. Par deux fois encore elle se cambra sur le banc rustique. Et de nouveau le couler merveilleux s'entreouvrit. Par deux fois le petit slip tendu à couvrir me fut offert. D'un geste nerveux elle tenta de baisser sa minuscule jupe. Elle soupira. Et il me sembla entendre un mot, un mot. Elle se leva. Et là, face à moi, le regard perdu dans le vague, elle commença à se débattre.

J'étais face de haut et de peur. Pour de ce que elle arrivait. Pour de l'arrivée d'un promeneur, d'un garde. Le jour tomba à nos pieds. Elle dégriffa son corsage. Elle fit tomber son soutien-gorge. Ses seins apparurent, blancs, purs, arrondis. Elle les massa un instant. Puis le petit japon enroulé elle fit glisser la petite culotte blanche sur le banc de sa chair. Un instant, elle me donna le dos. Deux merveilleux globes furent livrés à mon regard. Une courbe sombre, charnue, gâchée, marquée par les fesses qui la petite observa aux grandes amoureuuses. Elle resta un instant debout. Je tremblais, j'eus de peur. Je vivais dans la peur de faire un geste, et dans l'espoir de me voir. Elle lentement elle ramassa ses vêtements. Puis, se penchant vers le banc, elle me rendit la plénitude de son torse. L'espace d'un instant, j'eus voulu l'embrasser, là, insouciant du danger et des choses futures. Sur le banc, il y avait une pécheresse, elle s'en allait et lentement s'en allait. D'un geste elle jeta ses vêtements dans le bouquet. Je me levais. Elle disparut. Un petit rire moelleux dans le bruit de l'air. Je courais derrière elle. L'air était vide. Je retournais vers le banc. Je me plongeais sous les hautes allées, je



Un banc dans Times-Square

carreaux presque sous le bouquet. Rien, il n'y avait rien. Je courais de nouveau vers l'allée. Un grand silence, une grande solitude était face à moi. Le square était désert sans lui que mon regard portait. De nouveau je retournais vers les bancs. A quatre pattes, j'explorais de nouveau. Il n'y avait rien. Et pourtant le sol était marqué devant le banc. ou « elle » était assise. La trace de deux petits talons était là. Deux petits talons qui avaient labouré consciemment le gravier.

— Vous avez perdu quelque chose ?

Je me relevais, pourpre de gêne. Un parfum me regardait. Il avait une grosse tête bouffante. Je balbutiais une vague explication. Et je m'enfuyais vers le sort.



BETTY ROSE

vous répond...

M. Paul J., un grand ancien de Maitlandtant comme il s'intitule lui-même, nous exprime combien il admire l'emploi des décalages qui servent à établir les clichés que nous reproduisons et il rappelle à ce sujet que tout dans l'existence est en somme une question d'écclatrage.

Eh, oui, cher grand ancien, toute la vie n'est qu'une question d'écclatrage ce qui explique l'influence des latitudes et de l'incidence des rayons solaires sur le comportement des individus au hasard du globe. On conçoit plus facilement les évolutions amoureuses de couples sur la sable chaud d'une plage d'une île exotique que derrière les murs glacés d'un igloo polaire. De même que des humains savamment tamisés redonnent un « je ne sais quel » de captivité. « à des continents qui tombaient tellement dans le domaine de la plus morte des banalités. Je n'en ai pas jusqu'à évoquer l'effet érotique des lanternes rouges, jaunes et vertes. Le rouge provoque l'impétueux amour fou, le jaune tempérait les élans impétueux pour les transformer en étreintes raisonnables et efficaces, et le vert enfin, voilait le moindre des amoureux d'un manteau de mystère et d'engourdissement.

Mme Caroline W. qui habite l'une de ces charmantes résidences principales d'Europe nous écrit : « Nous avons, cher monsieur, l'habitude de dormir dans de vastes chambres à coucher abritées de grands lits jumeaux. Cela nous permet d'avoir une vie parfaite-

ment conjugale. Je me demande quel est, à ce sujet, l'avis des gens soûlement logés des grandes capitales européennes... ? »

Chère Madame, nous avons déjà évoqué ici les problèmes des chambres et des lits séparés. Ce la peut paraître cruel à certains jeunes couples, mais l'expérience prolongée du mariage prouve que la cohabitation permettrait trop souvent le désir, donc l'Amour. Il est parfois plus sage afin de redonner aux rencontres conjugales amoureuses un parfum de nouveauté de permettre à l'époux ou à l'épouse, la surprise d'une visite nocturne et, par cela romantique, vers la couche du conjoint réceptif. Le Grand Roi frappait lui aussi à la porte de la Reine, après avoir bien souvent parcouru plusieurs centaines de mètres dans les couloirs du Louvre en chasse à porteur. Et cela évite comme disait un humoriste à la dent acide : « Que le mariage soit un échange de mauvaises humeurs pendant le jour... et de mauvaises odeurs pendant la nuit... »

M. Xavier de la P. est un homme à propos, élève dans les bonnes maisons. Il est de ce fait un lecteur assidu de nos revues dont l'ethnologie lui a été fort bien mais il s'insurge, par ailleurs, contre l'instabilité des mariages et contre la prolifération de l'adultère. Le optimiste de nombre de nos contemporains le met hors de lui et il s'interroge sur la nécessité d'inventer les mille et une façons de leur interdire.

Où, Monsieur, nous avons bien que le mari ou la femme trompés sont les derniers à être en cause de leur ridicule situation mais à quel bon leur fournir des protections à ce sujet. Aussi longtemps qu'ils l'ignorent, ils peuvent croire à une illusion de bonheur. De plus, on ne sait jamais quelles peuvent être les réactions des témoins ou des violents devant de telles révélations. Cela peut les conduire à des actes irréfléchis. Rappelons l'histoire de l'honnête tranquille qui reçoit la lettre

anonyme du Monsieur qui lui veut du bien...

Mme Blanche W. D. s'occupe de publicisation dans une grande entreprise. Elle est en contact avec un public de sources et d'aspects divers. Ce qui la surprend le plus, c'est de voir combien d'hommes, ayant dépassé la soixantaine, ne manifestent en aucun cas l'intention de décaler. Pourquoi ne se montrent-ils pas plus raisonnables ?

Où a, Madame, l'âge de ses années et, d'autre part, vous savez fort bien que le cœur ne vieillit pas. D'ailleurs parfois, le cœur suit et l'on a vu fréquemment des mariages où l'époux de plus de vingt ans l'aimé de sa femme rendent cette dernière parfaitement heureuse. On peut également citer l'exemple frappant du plus grand comique de notre siècle, père d'enfants de bas âge. L'instinct sexuel, sur lequel beaucoup de lecteurs m'interrogent, est essentiellement un instinct constructeur, non seulement de procréer le mariage d'ailleurs en tous genres, c'est pourquoi bien des créateurs, des inventeurs, des auteurs s'y consacrent pour la plus grande satisfaction de leurs contemporains. Les femmes d'ailleurs le leur rendent bien. Songez à Milton de Londres et plus près de nous à l'immortelle Colette. Elles ont même au-delà des limites de toute prévision la victorieuse semence de leurs charmes.

Ante Betty Rose

**chaque
mois
Betty Rose
vous réponds**



cancans DE PARIS

Le directeur de la publication : Jean Kerfelaes

55, passage Jouffroy, PARIS-9^e

ABONNEMENT : 1 an, 30 F

PHOTOGRAPHES MONTECRAY 100, bel. Richard-Lenoir, Paris 11^e arr.

S. M. I. G. - 1 rue Moreau, 20 SAINT-DENIS

J'ETAIS UNE AVENTURIERE ...!

